

Jean-Michel Blanquer
Edgar Morin

Quelle ÉCOLE voulons-nous ?

La passion du savoir



« Le Ministre
et le Philosophe »

Maquette couverture et intérieur :
Isabelle Mouton.

Diffusion et Distribution :
Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement
ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen,
le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du droit de copie.

ISBN : 9782361064952

© Sciences Humaines Éditions, 2020.
www.editions.scienceshumaines.com

© Odile Jacob, 2020.
www.odilejacob.fr

Copyright photographie de couverture
© Emmanuel Piette, 2017.

Jean-Michel Blanquer
Edgar Morin

Quelle ÉCOLE voulons-nous ?

La passion du savoir

Entretiens dirigés par Héloïse Lhérété
et Jean-François Dortier



Sommaire

<u>Préface</u>	7
<u>Éducation</u>	
<u>Enseigner à vivre</u>	15
<u>Pédagogies</u>	
<u>Quels professeurs pour demain ?</u>	37
<u>Philosophie</u>	
<u>Penser l'école, des Lumières aux sciences cognitives</u>	61
<u>Politique</u>	
<u>Construire l'école de la confiance</u>	77
<u>Valeurs</u>	
<u>Liberté, égalité, fraternité</u>	91
<i>– Le regard de Jean-Michel Blanquer</i>	93
<i>– Le regard d'Edgar Morin</i>	113

Préface

L'école, particulièrement en France, est saturée d'attentes contradictoires : elle devrait préserver les enfants de la violence et des rumeurs du monde, mais aussi les aider à s'y insérer ; permettre à l'individu de s'épanouir et de bien vivre, tout en lui inculquant le sens de l'effort et de la discipline ; corriger les inégalités sociales et sélectionner une élite efficace ; instruire et éduquer ; transmettre les humanités d'hier et modeler la société de demain. De la difficulté de devenir soi jusqu'à celle de faire société, nous projetons sur l'école tous les points de crispation de notre temps.

Quelle école voulons-nous ? Comment articuler ces idéaux multiples ? Quelles priorités assigner aujourd'hui à cette vieille institution républicaine ? Et comment la réformer ? Par le haut, à coups de lois et décrets, ou par le bas, en misant sur la capacité d'initiative des acteurs ? Ces enjeux restent largement irrésolus, faute de consensus social sur l'école. Ils sont au cœur de cette conversation entre Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Éducation nationale depuis 2017, et Edgar Morin, l'un des plus éminents penseurs français. Les deux hommes

se connaissent. Ils sont liés, depuis la fin des années 1990, par une curiosité commune pour l'Amérique latine. Ils nourrissent des sentiments d'estime réciproque, qui n'interdisent nullement l'expression de désaccords politiques ou intellectuels. Ils s'écoutent avec une attention profonde et se répondent avec un souci mutuel d'empathie et de précision.

Au fil du dialogue se dessine l'architecture de deux pensées qui comptent chacune à leur manière. Avant d'être nommé ministre au sein du gouvernement d'Édouard Philippe, après la victoire d'Emmanuel Macron en mai 2017, Jean-Michel Blanquer a plusieurs fois manifesté son intérêt pour l'œuvre intellectuelle du sociologue. Il l'a cité dans ses livres ; il a créé une chaire au nom du sociologue au sein de l'ESSEC lorsqu'il dirigeait cette école de commerce ; c'est aussi Jean-Michel Blanquer, en tant qu'universitaire, qui a publié un article sur la pensée éducative d'Edgar Morin dans *Les Grands penseurs de l'éducation* (Grands Dossiers des Sciences Humaines n° 16, décembre 2016). Après qu'il a été nommé ministre, quelques mois après la parution de cet article, nous avons eu l'idée de solliciter une seconde fois Jean-Michel Blanquer, cette fois-ci pour lui proposer une confrontation avec Edgar Morin. Était-il possible de transformer une inspiration intellectuelle en une action politique ? Comment marier des idéaux avec l'exercice de la responsabilité et les contraintes d'une institution ? Cette rencontre a donné lieu à la parution d'un premier entretien croisé, publié dans *Sciences Humaines* en décembre 2017. La discussion s'est

prolongée et, séance après séance, s'est structuré ce projet de livre.

Le ministre de l'Éducation nationale partage une conviction avec le penseur : l'école doit se fixer pour ultime horizon d'« enseigner à vivre ». L'un et l'autre ont publié un livre, au même moment, en septembre 2014, développant cette idée : *L'École de la vie* pour Jean-Michel Blanquer (Odile Jacob), *Enseigner à vivre* pour Edgar Morin (Actes sud). Idée rousseauiste par excellence : « Vivre est le métier que je veux lui apprendre », annonce le précepteur de *l'Émile*. Ambition folle, vouée à l'échec, et pourtant toujours remise sur le métier. Jean-Michel Blanquer résume ainsi cette gageure : « Personne ne peut apprendre à vivre à personne. Chaque expérience personnelle est unique ; il n'existe nulle part de mode d'emploi de l'existence. Et chacun doit tracer son chemin. Pourtant, en même temps, à chaque fois, il faut essayer. C'est ce que vit chacun avec ses enfants, on ne fixe pas leur chemin. Ce n'est ni possible ni souhaitable. Mais on l'éclaire avec tout ce que savons déjà de la vie... »

Appliqué à l'école de 2020, que recouvre un tel programme ? Pour Rousseau, la vie est à la fois le moteur et la finalité de l'éducation. On apprend *en vivant* (davantage qu'en lisant ou en étudiant), en misant sur l'expérience et la sensorialité, et on apprend *pour vivre*, c'est-à-dire pour agir et interagir, mettre sa sensibilité au service de sa participation au monde, mener son existence avec intensité et sincérité. L'éducation ne sert à rien si elle ne sert d'abord ouvrir à l'altérité du monde,

rendre attentif aux choses, aux événements, aux êtres, aux pulsations de la vie. On retrouve une telle inspiration dans la pensée d'Edgar Morin. L'école doit préparer chaque individu à affronter « les problèmes du vivre » : devenir autonome, comprendre l'altérité humaine, accepter l'incertitude consubstantielle au projet démocratique, savoir faire face au risque d'erreur, qui tantôt n'est pas grave, tantôt peut s'avérer mortel. Edgar Morin propose plusieurs outils concrets pour progresser dans cette voie. D'abord intégrer davantage de transdisciplinarité dans les enseignements, car tous les grands problèmes que se poseront les adultes de demain seront transdisciplinaires : Qu'est-ce qu'un homme ? Que comprenons-nous d'autrui ? Comment préserver notre planète ? Quelle est notre place dans le cosmos... ? Répondre à ces questions avec discernement suppose de rassembler la pensée, établir des liens et passerelles entre savoirs morcelés, réduire la fracture entre sciences et humanités. Cette pensée de la « reliance » pourrait trouver sa place dans l'enseignement scolaire, plaide-t-il, pour régénérer l'humanisme et aider chacun à se situer dans l'aventure de l'univers. L'auteur de *La Méthode* propose également d'enseigner l'épistémologie dès les petites classes, afin que chaque élève puisse se forger une conscience de ce qu'est la connaissance, la rumeur, l'erreur, etc. Cet enseignement aurait vocation à stimuler non seulement l'esprit critique, mais également l'esprit autocritique et la connaissance de soi. L'enjeu n'est pas seulement intellectuel, mais éthique. C'est parce que je me sais traversé de contradictions, de

questions, de doutes et d'altérité que je suis capable de comprendre autrui : voyant l'autre en moi, je me perçois moi-même dans l'autre. Enfin, tâche peut-être la plus difficile, il existe selon le penseur une urgence à redéfinir la mission enseignante, dont le rôle change avec l'avènement de la société numérique et la crise de l'idée de progrès. Edgar Morin emprunte à Platon l'idée d'un *Eros* enseignant : il faut aimer le savoir et les élèves pour enseigner. Il faut aussi avoir la « foi », une foi laïque dans une mission dont le maître mot serait celui de « problématisation ». À l'époque des *fakes news*, des dogmes asséchants, des manipulations politiques, « enseigner à problématiser devient une mission essentielle qui, en elle-même, est un apprentissage de liberté pour l'esprit », souligne le sociologue, qui s'inquiète de la montée des périls populistes et fanatiques. On est au cœur de la thématique de la complexité qui guide toute sa recherche, et qu'il a notamment développée dans *La Tête bien faite* (1999), *Relier les connaissances* (1999) et *Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur* (2000).

Jean-Michel Blanquer n'a pas le même positionnement. Il occupe actuellement de hautes fonctions politiques, se situe au cœur du pouvoir. Quelle philosophie de l'éducation sous-tend son action ? Le ministre a conduit en peu de temps plusieurs réformes : dédoublement des classes de CP et CE1 en REP, obligation de l'instruction à l'âge de 3 ans, réforme du baccalauréat, réforme de l'enseignement professionnel, loi sur l'École de la confiance... Sa vision de l'éducation est souvent associée à un pan spécifique de la recherche :

les neurosciences et la neuropédagogie. De fait, il a nommé le professeur Stanislas Dehaene à la tête d'un « conseil scientifique » de l'éducation et fait régulièrement référence à des travaux issus des sciences cognitives et des neurosciences pour appuyer des recommandations pédagogiques. La conversation avec Edgar Morin révèle par ailleurs un goût sincère pour les sciences humaines et une ample culture en la matière, notamment en philosophie et sciences sociales (Platon, Aristote, Rabelais, Montaigne, Condorcet, Durkheim...). Tandis qu'Edgar Morin cultive un certain romantisme, voire une part de mysticisme, le ministre se revendique « proche des Lumières ». Il assume le recours aux sciences – toutes les sciences – pour rénover le système scolaire français. Il considère aussi avec attention les apports des pédagogies alternatives, avec l'idée que certaines expérimentations gagneraient à intégrer l'école publique, notamment en maternelle et en primaire (travail sur l'éducation sensorielle, classes multiniveaux, compagnonnage...). Il prête également une attention soutenue aux comparaisons internationales. À ceux qui s'agacent de la multiplication de préconisations ministérielles, il répond qu'il n'impose pas de recettes, mais cherche à éclairer le chemin. Cette conception rationaliste est articulée à une finalité politique fondamentalement républicaine. En insistant sur la notion de « confiance », Jean-Michel Blanquer entend mettre ce qu'il appelle « les forces de vie » – l'action, l'optimisme, la coopération, l'altruisme, la créativité – au cœur d'un contrat social renouvelé. « Toute éducation

est d'abord une éducation à la liberté », affirme-t-il : liberté individuelle de chaque individu dont l'autonomie doit s'accroître progressivement au fil des années scolaires ; liberté politique d'une nation qui doit se sentir soudée par un sentiment d'appartenance et habitée par la « fierté d'être soi-même ». Parce que l'école a le pouvoir de créer du commun, elle pourrait revitaliser un pacte républicain usé par le temps et fragilisé par la montée des inégalités et des communautarismes. En ce sens, son « école de la vie » est pensée comme un socle aussi bien pour les individus – qui développent les aptitudes indispensables pour accomplir leur existence – que pour la collectivité nationale, chaque classe étant conçue comme une petite République en puissance.

Tout discours sur l'école véhicule à la fois une expérience personnelle, des valeurs, des influences et des références. Ce dialogue entre Edgar Morin et Jean-Michel Blanquer donne à voir leurs principales sources de pensées. Des différences et des désaccords se font jour : sur le statut de la connaissance (qui n'épuise pas les mystères de la vie pour Edgar Morin), sur les neurosciences (le sociologue met en garde contre le risque réductionniste), sur les disciplines (structurantes ou asséchantes ?), sur les finalités politiques de l'éducation (créer un sentiment d'appartenance nationale ou relier chacun à la plus large communauté humaine ?). Il reste que les deux hommes forment le même vœu : transformer l'école pour la mettre au service d'un humanisme repensé. « Si l'humanité veut continuer à vivre, elle doit changer », disait Karl Jaspers peu

après la Seconde Guerre mondiale. À l'heure où l'humanité se sait menacée par des périls mortels (multiplication des armes nucléaires, montée des populismes, dégradation de la biosphère, crises climatique, dérèglements de l'économie), les humains doivent acquérir la conscience qu'ils partagent une communauté de destin. Enseigner à vivre, c'est d'abord enseigner cette interdépendance sans laquelle nous périssons. Les deux hommes posent par leurs échanges les termes d'une discussion qui concerne chaque citoyen : penser les priorités de l'éducation dans une société dont les mutations s'accélèrent, regarder en face l'efficacité et l'équité de nos systèmes d'enseignement, anticiper les besoins anthropologiques, sociaux, économiques de demain, s'écouter mutuellement pour avancer collectivement dans la pensée. Et si le temps était venu pour un débat apaisé ?

Héloïse Lhéréte

Éducation

Enseigner à vivre

Quel élève avez-vous été? Quelle a été votre propre expérience scolaire, en tant qu'enfant puis adolescent?

Jean-Michel Blanquer: J'ai beaucoup aimé l'école. Elle a été pour moi un lieu d'éveil de la sensibilité. Je garde encore aujourd'hui de nombreux souvenirs de mon école maternelle: des souvenirs de dessin, de musique, de rythmes. Les arts ont joué un rôle important dans mon enfance. J'ai encore en tête l'impression laissée en moi par la cinquième symphonie de Beethoven lorsque la maîtresse nous la fit découvrir. J'ai surtout aimé l'école primaire. Tout de suite, j'ai pris goût au français, à l'écriture, à la lecture, grâce à des institutrices qui étaient toutes des femmes remarquables. Je me souviens de chacune d'entre elles; chacune a marqué à sa façon mon entrée dans le savoir. Dès le début de l'école primaire, j'ai aimé écrire, des lettres, des poèmes, des chansons, des bandes dessinées, des nouvelles.

Je me suis sans doute moins plu au collège et au lycée. Probablement parce que l'adolescent que j'étais a senti que l'offre scolaire était moins ajustée à ses envies, à ce moment-là. Cela a dépendu beaucoup de chaque discipline et de chaque professeur. C'est très fréquent et toujours vrai

aujourd'hui: le potentiel de l'enfant a parfois du mal à s'épanouir au collège et au lycée. Cette expérience subjective explique peut-être l'énergie que je mets à vouloir renforcer l'école primaire et rénover l'enseignement secondaire: ce que j'y ai vécu me conduirait plutôt à considérer qu'il faut perpétuer ce qu'il y a de très positif dans cette école primaire française depuis toujours en la renforçant par ce que nous savons aujourd'hui des mécanismes clés d'apprentissage de l'enfant.

Enfin, je ne serais ni complet ni tout à fait honnête si je ne parlais pas des deux choses qui ont été les plus importantes dans mon esprit d'enfant. Il y a d'abord eu le sport. Un jour, en CE1, en arrivant dans ma nouvelle école, j'ai découvert le football. C'est un sport dont je n'avais jamais parlé jusque-là avec mon père (cela changera ensuite!). L'émerveillement qu'a été ma première partie de football dans la nouvelle petite école où j'arrivais est encore gravé en moi. Tant de plaisirs de la vie s'illustrent dans ce jeu! J'ai aussi découvert la camaraderie, chose dont un ministre de l'Éducation nationale ne parle jamais car elle relève moins directement de ses compétences. Il ne faut pourtant jamais en sous-estimer l'importance dans la vie quotidienne des élèves et leur devenir. L'amitié est au cœur de la vie. La nature du climat scolaire en favorise l'éclosion. On doit toujours y penser lorsque l'on a la responsabilité des enfants. La plupart de mes meilleurs amis sont ceux connus à cet âge, encore aujourd'hui.

Edgar Morin: Pour moi, tout a failli mal démarrer. Il faut dire que j'étais fils unique et couvé

par mes parents dans le cocon familial protecteur. Mes parents m'ont gardé près d'eux le plus longtemps possible, et il a fallu attendre une convocation scolaire impérative pour m'emmener à l'école alors que les cours avaient déjà commencé. Mon père m'y a amené littéralement de force ! Il m'a extrait de l'appartement en me tirant par la main dans l'escalier. La concierge a dû entendre mes hurlements ! Arrivé devant la classe, je n'ai pas voulu entrer. Il a fallu me pousser à l'intérieur et l'instituteur a fermé la porte à clé derrière moi pour que je ne m'enfuie pas.

Bref, ce furent des débuts désastreux ! Puis je me suis peu à peu adapté. Il s'est trouvé de bons professeurs dans les classes primaires qui ont su cultiver mes penchants pour la lecture. Très tôt je fus un lecteur vorace : j'adorais lire. J'ai passé les années d'école primaire dans de bonnes conditions. Je me souviens même avoir écrit, vers l'âge de 10 ans, un petit roman que je faisais circuler auprès de mes camarades et qui s'appelait *L'Amour du bandit*.

Parmi mes souvenirs de classes, je me rappelle des noms de quelques professeurs marquants : M. Rolland en quatrième, M. Charbonnel en troisième, etc. Je me suis constitué une culture en autodidacte, parallèlement à ce que j'apprenais à l'école. Il est vrai que les mathématiques et les sciences n'étaient pas mon fort. Au lycée, j'ai même fait circuler un sonnet sur « Les horreurs de l'Algèbre » qui commençait ainsi :

« Si vous ne craignez point d'attraper la fièvre
Et si dans le non-sens votre âme fut pétrie
Suivez donc, insensé, suivez le cours d'Algèbre

Et si vous le pouvez, de la géométrie »...

et il se terminait par :

« Voulez-vous connaître un endroit inhumain ?

C'est tous les mercredis, en 2^e A1 »

Ce n'est que bien plus tard que j'ai découvert le goût des sciences, notamment de la biologie. Il n'est jamais trop tard pour découvrir...

Vous avez en commun d'avoir exprimé dans vos livres respectifs le souhait d'une « école de la vie ». Que recouvre un tel programme ? S'agit-il de faire venir plus de vie dans les écoles – plus de famille, de culture, de loisirs, d'intervenants extérieurs... ? Ou, de manière plus ambitieuse mais aussi plus floue, de donner comme première mission à l'école non pas seulement de transmettre des connaissances, mais d'« enseigner à vivre », selon la formule de Rousseau ?

J.-M. B. : Cette expression est polysémique, vous avez raison de le souligner. Le jour où j'ai trouvé ce titre pour mon premier livre sur l'école¹, j'ai eu le sentiment de cristalliser beaucoup de choses que je voulais dire. Cette formule renvoie d'abord à la forme particulière de ce livre-ci, puisque s'entremêlent aux chapitres « objectifs », fondés sur l'analyse de l'école, des chapitres « subjectifs » rapportant des épisodes que j'ai moi-même vécus à travers mes responsabilités dans le système scolaire, en tant que professeur, recteur des académies de Guyane et de Créteil, puis directeur

1- Jean-Michel Blanquer, *L'École de la vie*, Odile Jacob, 2014.

celui du « moi-je » est surdéveloppé. Fort de ce constat, il apparaît nécessaire de développer les sentiments de solidarité et fraternité, à l'égard de la nation mais aussi de l'humanité entière. Et c'est un des rôles de l'éducation. Les enfants peuvent comprendre facilement que l'on est plus heureux si on se réalise dans une communauté, que si on cherche à se réaliser uniquement par son intérêt personnel. Voilà un des objectifs de l'éducation humaniste que j'appelle de mes vœux. On ne peut rien imposer en la matière mais on peut montrer les vertus de la fraternité : car faire du bien à autrui, c'est se faire du bien à soi-même.

Des mêmes auteurs :

Jean-Michel Blanquer

Aux éditions Odile Jacob

- *L'école de la vie*, 2014
- *L'école de demain*, 2016
- *L'école de la confiance*, 2018
- *L'invention de l'État*, 2015 (en collaboration)

Edgar Morin

(sélection)

- *La tête bien faite. Repenser la réforme, réformer la pensée*, Seuil, 1999
- *Relier les connaissances*, Seuil, 1999
- *Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Seuil, 2000.
- *Éduquer pour l'ère planétaire. La pensée complexe comme méthode d'apprentissage dans l'erreur et l'incertitude humaine*, Jacob Duvernet, 2003
- *Enseigner à vivre. Manifeste pour changer l'éducation*, Paris, Actes Sud-Play Bac ed., 2014